

vers le bien, pour faire tomber les sentiments contraires et appeler dans son cœur, au lieu d'une aversion passionnée, la pitié pour les auteurs comme pour les victimes du mal.

La troisième fonction du sentiment est la *pénétration*, qui correspond à la *détermination* de la pensée : c'est l'acte par lequel l'esprit s'identifie de plus en plus à l'objet auquel il s'attache. L'activité propre du cœur arrive à son terme quand le sujet et l'objet ne font plus qu'un ou vivent l'un dans l'autre. Le sentiment, alors, atteint toute sa force et toute sa plénitude ; l'émotion est vive et profonde. Mais il y a encore bien des degrés dans la manière dont l'âme est pénétrée de son objet : le sentiment religieux, les sentiments moraux et esthétiques paraissent susceptibles d'un développement sans fin, en rapport avec les principes absolus de la raison. La pénétration a pour condition la détermination : mieux un objet est déterminé, pourvu qu'il s'accorde avec la nature et les dispositions du moi, plus on le prend à cœur et mieux on s'en pénètre. C'est ainsi qu'on s'attache davantage à une doctrine à mesure qu'on l'approfondit ; ce lien même devient indestructible, si la doctrine satisfait pleinement à tous les besoins de l'esprit. Quand le sentiment n'est pas développé suffisamment en harmonie avec la pensée, il peut encore être énergique, mais il devient confus, trouble et dégénère facilement en *passion*. Si la notion de Dieu, par exemple, est mal déterminée, si l'on oublie le fond pour la forme, la religion pour le culte extérieur, ou si l'on prête à l'Être infini une volonté arbitraire et vindicative, le sentiment religieux s'égare dans le fanatisme ou se dégrade dans la superstition.

Ces trois fonctions varient selon les esprits et se diversifient à l'infini, selon la vivacité et la constance du cœur, dans la vie individuelle.

Au point de vue objectif, l'activité du sentiment se porte

soit sur un objet, soit sur un rapport ou une combinaison de rapports. Ces *opérations* n'ont pas reçu de noms distincts, mais correspondent exactement à la notion, au jugement et au raisonnement.

L'esprit développe d'abord des *sentiments simples* ou éprouve des émotions particulières en présence des objets qui l'entourent. Ces sentiments sont les termes élémentaires qui composent la série des états du cœur.

L'esprit rapporte en suite ses sentiments les uns aux autres par voie de *comparaison* ; il sent que les uns s'accordent et que d'autres se repoussent et s'excluent. « Certaines inclinations, dit Garnier, marchent par groupes et ont entre elles une sorte d'association et de parenté. Les affections du cœur se tiennent ordinairement l'une l'autre ; celui qui a été tendre fils est tendre père et ami de l'humanité ; les inclinations de l'amour-propre s'attirent, pour ainsi dire, mutuellement : l'amour du pouvoir est souvent associé à l'amour de la gloire, à la confiance en soi-même, au désir de la prééminence en tout genre. Enfin les affections de l'instinct de conservation se trouvent ordinairement de compagnie : l'amour du gain, de la bonne chère et de tous les plaisirs sensuels se rencontre, le plus souvent, dans le même homme. » Les sentiments de la vengeance et de l'hypocrisie, au contraire, sont incompatibles avec le sentiment du devoir et doivent disparaître à mesure que l'honneur parle plus haut. Le sentiment de la limitation du monde se concilie avec le sentiment de Dieu et y trouve son complément ; le sentiment de la réalité lutte contre le sentiment de l'idéal, et le sentiment de l'utile contre le sentiment de l'honnête. En un mot, les sentiments ont entre eux les mêmes *rappports* de similitude ou de contraste que les notions : développer ces rapports, afin d'appeler la lumière de la conscience

sur la vie affective, est l'objet de la seconde opération du sentiment.

L'esprit combine, enfin, ces divers rapports entre eux et doit se proposer pour but de manifester tous les ordres de sentiments dans l'accord de chacun avec tous. C'est ainsi qu'on peut éviter les *contradictions* dans la vie du cœur. Il arrive fréquemment, en effet, que quelque affection pure et désintéressée, comme le sentiment du beau, l'amitié ou la charité, se mêle à des sentiments vulgaires et désordonnés, sans exercer sur eux la moindre influence. Pour effacer cette tache, il faut exercer la troisième opération du sentiment et introduire l'*harmonie* dans l'activité affective. Aucun genre de sentiment conforme à la nature n'est condamnable en lui-même : l'estime de soi est un élément de la dignité personnelle ; le plaisir est parfaitement légitime quand il ne se présente pas en collision avec le devoir ; la sensibilité est aussi nécessaire que la raison à l'accomplissement de la vie terrestre. Il n'est pas besoin d'*étouffer* une partie de la nature humaine pour exalter l'autre : toutes deux doivent *se développer* dans leur plénitude et peuvent se réaliser sans entraves⁽¹⁾. Seulement, comme la raison est la faculté supérieure de l'esprit qui donne la loi aux autres, il faut que les sentiments inhérents à notre nature sensible demeurent, en cas de conflit, subordonnés aux sentiments rationnels. La règle du développement intégral du cœur est donc d'établir l'union entre les sentiments sensibles, d'une part, entre les sentiments rationnels, de l'autre, et de laisser entre eux les rapports fixés par la nature. De l'accord de tous les sentiments résultent l'harmonie et la beauté de la vie affective de l'âme.

(1) J. MICHELET, *Nos âmes*. Paris, 1870.

5. La *classification* des sentiments est un des points les plus difficiles de la psychologie. Beaucoup d'auteurs s'y sont exercés depuis Descartes et Spinoza, sans arriver à un résultat bien satisfaisant. La vie du cœur est très-riche. Pour obtenir un dénombrement complet des affections, il faudrait étudier l'âme à tous les points de vue, comme activité, comme force et comme tendance, d'après la qualité et la quantité, en rapport avec le bien et le mal, dans le passé, le présent et le futur, et combiner, en outre, ces principes de division les uns avec les autres. Nous ne nous arrêterons qu'aux considérations générales.

D'après la *qualité* de l'émotion, les sentiments sont positifs ou négatifs, agréables ou désagréables, soit comme *état actuel*, soit comme *tendance* du cœur, ou comme *influence* dans la vie.

L'*état* du sentiment est positif ou négatif, selon que l'objet s'accorde ou non avec la situation présente de l'âme. Un état positif du cœur est un *plaisir* ; un état négatif, une *peine*. Le plaisir et la peine qui concernent les objets des sens se nomment communément jouissance et souffrance ; dans leurs rapports avec les objets de la raison, ils s'appellent plutôt joie et tristesse.

Le *plaisir* est le sentiment d'une chose conforme à notre nature, c'est-à-dire la jouissance d'un *bien* : c'est un sentiment expansif, qui se manifeste au physique par la dilatation du cœur ou la rapidité de la circulation du sang. La *peine* est le sentiment d'une chose contraire à notre nature, c'est-à-dire d'un *mal* : c'est un sentiment concentré qui a pour contre-coup, dans la vie organique, le resserrement du cœur. Les anciens et les modernes, les matérialistes et les panthéistes sont d'accord sur ces définitions fondamentales. Tout ce qui est contre la nature, dit Platon, est douloureux ; tout ce qui a lieu suivant la

nature est agréable. La considération du bien présent, dit Descartes, excite en nous de la joie ; celle du mal, de la tristesse. Spinoza appelle joie tout ce qui augmente la perfection de l'âme, et tristesse tout ce qui la diminue.

Le plaisir se rapporte au *bien* et la peine au *mal* : voilà la règle. C'est pourquoi l'absence d'un bien nous attriste, et l'absence d'un mal nous réjouit. Mais il importe de remarquer que nous nous trompons fréquemment au sujet du bien et du mal ; en ce cas, comme le sentiment dépend de l'intelligence, nous sentons le bien comme mal, avec peine, et le mal comme bien, avec plaisir, aussi longtemps que nous ne sommes pas détrompés par l'expérience ; quand l'erreur cesse, la joie s'évanouit dans la déception, et la peine dans la surprise. Il y a donc des *méprises* pour le cœur, comme il y a des erreurs pour l'intelligence ; les sentiments peuvent être égarés ou *pervertis*, comme les pensées. L'instruction, par exemple, est un bien, mais fait souvent l'effet d'un mal sur les esprits incultes ; une plaisanterie innocente est parfois ressentie comme une injure. Par contre, un homme corrompu se glorifie de ses vices, et un imbécile de son ignorance. Les faits les plus horribles, les massacres pour cause d'opinions politiques ou religieuses, peuvent même passer pour des exploits et être accueillis avec allégresse. Les accidents heureux et malheureux de la vie donnent lieu journellement à des appréciations erronées, où le sentiment est dupe de l'intelligence. Quand on subordonne les intérêts de l'âme à ceux du corps et qu'on oublie l'avenir pour le présent, un événement favorable au perfectionnement moral peut aisément être envisagé comme un malheur. Les hommes devraient être moins prompts à se plaindre de la fortune et recevoir ce qui leur arrive avec plus de confiance en Dieu, comme un avertissement ou une leçon. Il ne faut donc pas, avec les sensualistes,

identifier le plaisir au bien ni la peine au mal, sans tenir compte de la perversion des sentiments. Le plaisir et la peine ne sont pas la marque du bien et du mal ; mais le bien et le mal doivent devenir, grâce à la culture de l'esprit et du cœur, la mesure du plaisir et de la peine.

C'est là un point important, qui intéresse la théorie de la *répression* et permet de résoudre de la façon la plus heureuse une des questions les plus délicates du *droit pénal*. Il est juste que le coupable reçoive un châtement et qu'il expie le mal qu'il a volontairement commis. Il n'est pas permis cependant à la société de rendre le mal pour le mal. Comment concilier cette contradiction apparente entre la justice et la moralité publique ? Que la société fasse du bien au coupable, qu'elle lui donne l'éducation et le goût du travail, qu'elle l'amende, et le coupable, en raison même de sa situation, sentira ce bien comme un mal : il souffrira du bien qu'on lui fait, sa souffrance durera aussi longtemps que le désordre de son cœur et ne cessera qu'avec son amendement. Alors le mal est expié et le but de la peine est atteint. C'est ainsi que, dans le système pénitentiaire, la pénalité se distingue de la vengeance et s'harmonise avec la charité.

Dans ces divers cas, il y a erreur : et aussi longtemps qu'il ne s'agit que de nous, on peut dire que le plaisir est toujours le sentiment d'un *bien* ou d'une chose considérée comme *bonne*, et que la peine est toujours le sentiment d'une chose regardée à tort ou à raison comme mauvaise. Mais en est-il de même quand il s'agit de nos *semblables* ? Non, le bien et le mal peuvent être reconnus comme tels et cependant provoquer dans l'âme des sentiments contraires. Mais pourquoi ? parce que l'homme, ici encore, se place à un faux point de vue et trouve injuste que d'autres soient mieux partagés que lui. S'il n'y a pas erreur sur la nature

du bien et du mal, il y a erreur, au moins, sur notre valeur personnelle et sur nos rapports avec nos semblables. Aussi les sentiments dans lesquels se manifeste cette perversion du cœur, où l'on considère le bien d'autrui comme illégitime et le mal comme mérité, sont-ils appelés des *affections malveillantes* : la haine, l'envie, la jalousie, la vengeance, la médisance, la calomnie, l'ingratitude sont de ce nombre. La haine, qui est au fond de toutes ces affections, nous dispose à nous réjouir du malheur des autres et à nous attrister de leur bonheur ou même à protester contre leurs bonnes qualités. Il est facile de voir que les sentiments de ce genre cachent l'*égoïsme* ou l'orgueil et que le désordre du cœur correspond à l'aveuglement de l'intelligence. Les affections bienveillantes naissent, au contraire, des rapports naturels du cœur avec le bien et le mal : telles sont la gratitude, la commisération, l'amitié, la charité ou l'amour.

Mais tout n'est pas plaisir pur ou simple peine dans la vie des êtres finis. La joie et la tristesse se mêlent à divers degrés dans un même sentiment : de là des *sentiments mixtes*, à la fois *doux* et *amers*. Tel est le sentiment de notre limitation, qui se compose du plaisir attaché à la conscience de notre dignité et de la peine inhérente à la conscience de notre insuffisance ; tel est encore le sentiment de l'effort dans le travail, qui nous donne, à la fois, la mesure de notre force et de notre faiblesse. La plupart de nos sentiments sont ainsi mélangés de joie et d'ennui : nos jouissances sont bientôt des souffrances, et nos douleurs ne sont pas sans douceur. Un même objet nous agréé sous un rapport et nous répugne sous un autre.

Cet état de *fluctuation*, né de deux sentiments contraires, peut être comparé, selon Spinoza, au doute de l'intelligence. Il est pris en sérieuse considération par les *utili-*

taires, qui substituent à la règle du devoir le calcul des jouissances et se proposent d'établir la balance en faveur des plaisirs. Il est clair, d'après la valeur toute subjective du sentiment, que cette balance dans l'arithmétique morale ne peut être faite que par l'individu, puisque chacun est juge de ses plaisirs, et qu'ainsi l'utilitarisme n'est que l'égoïsme décoré d'un nom moins repoussant.

Tous nos sentiments sont donc, d'après la qualité de l'émotion, agréables, pénibles ou mélangés de plaisir et de peine. Il faut encore ajouter à ces trois genres les sentiments dont l'objet est *indéterminé* et qui, comme tels, sont au-dessus de l'opposition entre la joie et la tristesse. Tels sont le sentiment du moi et le sentiment de Dieu, considérés dans leur essence une et entière. Ces sentiments sont calmes, sereins, sans gaieté ni amertume.

Les sentiments qui précèdent concernent l'activité du cœur dans ses rapports avec les objets *présents*. Mais le sentiment s'applique aussi au *passé*, d'une manière positive, négative ou limitative, comme joie, comme tristesse ou comme joie mêlée de tristesse, soit qu'il s'agisse de nos propres actes ou des actes de nos semblables. De là le contentement et le repentir, la félicité et le remords, la gratitude et le ressentiment, en un mot toutes les déterminations de la mémoire du cœur. Le sentiment regarde encore l'*avenir* et se manifeste à l'état de *tendance*, comme pressentiment, au sujet du bien et du mal. La tendance du sentiment est positive vers le bien et négative contre le mal. La première est un mouvement *attractif*, la seconde, un mouvement *répulsif*. L'attraction qui emporte l'âme vers le bien, le parfait, le divin, constitue à divers degrés et sous plusieurs rapports l'*appétit*, le *désir*, l'*aspiration*, l'*amour*, l'*espérance*, la *sécurité*, le *courage* ; la répulsion qui nous détourne du

mal constitue les sentiments contraires, le *dégoût*, la *répugnance*, l'*aversion*, la *haine*, la *Crainte*, le *désespoir*, la *lâcheté*.

Le *désir* est la tendance positive du cœur vers le bien ou vers un objet considéré comme bon ; le bien est précisément, selon la profonde expression d'Aristote, le *désirable*, le principe des mouvements de l'âme. Ce que l'on désire est la conservation d'un bien dont on jouit, l'absence d'un mal ou l'obtention d'un bien dont on est actuellement privé ; mais il n'est pas nécessaire que cette privation soit sentie avec peine, comme agitation ou inquiétude. Le désir est en lui-même un sentiment positif ; seulement, il peut se joindre, chez un être limité, au sentiment négatif de la lacune. La raison permanente de ce mouvement vers le bien est en nous-mêmes. L'esprit a donc aussi une *faculté d'appétition* ; ce n'est pas une faculté fondamentale, mais dérivée ou consécutive ; ce n'est pas une dépendance de la volonté, mais du sentiment. Le désir agit sur la volonté et la stimule, mais la résolution peut être conforme ou contraire au désir. Du reste, la faculté d'appétition est universelle, comme le sentiment et la pensée : elle se montre dans la vie comme pouvoir inférieur, dirigé vers les choses sensibles, vers les biens agréables, et comme pouvoir supérieur, dirigé vers les choses suprasensibles, vers les biens honnêtes. L'appétition sensible se nomme particulièrement *appétit*, et l'appétition suprasensible, *désir*. Tous deux sont ordinairement conscients, mais l'appétit peut aussi se manifester comme tendance aveugle, à l'état d'instinct. L'appétit se rapporte soit aux biens corporels, qui flattent la sensibilité et qu'on rattachait dans l'école à la concupiscence, soit aux biens utiles, tels que la fortune, le pouvoir, les honneurs, qu'on rattachait au courage, à l'appétit irascible. Les deux faces de la

faculté d'appétition ne doivent pas se combattre, mais s'harmoniser dans la vie, sous la condition que l'appétit sensible reste, en toutes circonstances, subordonné au désir d'effectuer les biens supérieurs de la raison.

Quand le désir est vif et accompagné du sentiment pénible de la privation de l'objet ou surexcité par la difficulté de l'atteindre, il se manifeste comme *aspiration*, comme tendance à jouir d'un bien qui ne doit pas tarder à se réaliser ou qui est devenu un *besoin*. L'aspiration est un sentiment à la fois positif et négatif, qui, comme tel, ne peut se rencontrer que dans la vie des êtres finis. Elle s'annonce au physique par le soupir et consume l'âme et le corps si elle se prolonge. Tel est le sentiment de la liberté pour le prisonnier, lorsque le terme de la délivrance approche, ou le sentiment de la patrie pour l'exilé qui souffre de nostalgie ; tels sont aussi les désirs qui s'attachent à la possession des richesses ou des distinctions honorifiques, quand l'appétition (*auri sacra fames*) est développée jusqu'à la passion.

La *répugnance* est la tendance négative ou répulsive du cœur qui s'éloigne d'un objet connu et senti comme mal. Par rapport aux choses qui blessent ou révoltent la sensibilité, elle se manifeste comme *dégoût*. Quand elle est vive et qu'on peut s'attendre à la prochaine réalisation du mal, elle s'élève à une puissance supérieure et devient de l'*aversion* ou de l'*horreur*. L'aversion est à la répugnance ce que l'aspiration est au désir. L'aspiration et l'aversion sont des sentiments violents qui sortent tous deux des conditions d'ordre et de beauté qui conviennent à l'idéal de la nature humaine ; mais l'une nous pousse avec emportement vers le bien, tandis que l'autre nous détourne avec la même impétuosité d'un mal ou d'un danger imminent. L'horreur est doublement négative ; elle n'est pas, comme la

répugnance, une simple répulsion de l'âme, mais un mouvement inverse, une fuite, avec la conscience du mal qui nous menace. Aussi détermine-t-elle fréquemment des défaillances ou des convulsions ; elle ne peut être supportée que par l'attente d'un autre bien, qui atténue la peine. Tel est le sentiment de la mort chez le condamné, à mesure que le dernier jour approche. La description de l'enfer amène des effets analogues sur des âmes impressionnables. L'horrible, qui épouvante l'imagination et détruit toute harmonie, n'est pas incompatible avec le sublime dans l'art, surtout dans la poésie.

Le mouvement attractif et répulsif du cœur donne naissance encore à d'autres sentiments, bien dignes d'attention. Le désir et la répugnance sont des termes génériques qui se manifestent tantôt comme *amour* et *haine*, tantôt comme *espérance* et *crainte*, selon les circonstances. L'amour, en tant que distinct de l'appétit, avec lequel il se confond souvent dans la langue française, l'amour est une tendance particulière du cœur qui a pour objet des êtres doués de personnalité comme Dieu ou l'homme, avec lesquels le sentiment peut être réciproque ; la *charité*, en d'autres termes, est le désir de vivre dans l'intimité d'autrui ou de réaliser l'union intime dans la vie. La haine est le sentiment contraire, l'aversion dirigée contre une personne en qui l'on voit un ennemi. L'un est positif et se rapporte au bien ; l'autre est négatif et s'applique au mal ; mais il est impossible de les confondre avec la joie et la tristesse, comme le fait Spinoza. L'amour compatissant est la *pitié*.

L'amour et le désir ont pour objet des biens futurs ou la conservation des biens dont nous jouissons actuellement. L'*espérance* et la *crainte* se rapportent, au contraire, à un bien et à un mal futurs, plus ou moins éloignés ; le

désir, en outre, fait abstraction des difficultés que présente l'obtention du bien à venir, tandis que l'espérance suppose qu'il y a des obstacles et qu'ils pourront être surmontés : on n'espère pas tout ce qu'on désire. Il en est de même de la crainte vis-à-vis de la répugnance ; elle exige qu'il y ait quelque doute au sujet de l'accomplissement du mal : on ne redoute pas tout ce qui répugne. L'espérance est donc le désir d'un bien qu'on peut attendre avec quelque confiance ; et la crainte, la répugnance contre un mal dont la réalisation est possible. C'est pourquoi Spinoza définit l'espérance une joie mal assurée, et la crainte, une tristesse mal assurée, née de l'image d'une chose douteuse. La *honte* est la crainte du déshonneur, et la *pudeur*, la crainte de l'impureté. La *sécurité* est l'espérance, moins le doute ou l'inquiétude, l'espérance avec la certitude que le bien se réalisera ; le *désespoir* est la crainte moins l'hésitation, la crainte avec la certitude que le mal se réalisera ou s'est réalisé déjà ; en d'autres termes, la sécurité est l'absence de crainte, et le désespoir la perte de toute espérance. La sécurité est un sentiment tout positif, une condition de la félicité ; le désespoir, un sentiment tout négatif, qui abat les forces de l'âme et du corps. Quand le bien et le mal qui sont espérés ou redoutés dépendent de nous et ne peuvent être acquis ou évités que par des moyens qui, eux-mêmes, ne sont pas sans danger, le sentiment qui nous fait braver le péril pour atteindre le bien se nomme *courage*, et le sentiment contraire qui nous porte à fuir la douleur est la *lâcheté*.

Le désir, l'aspiration, l'espérance et le courage peuvent, comme le plaisir, dont ils sont les avant-coureurs, avoir pour objet des choses qui sont mauvaises en elles-mêmes, pourvu que nous les prenions pour des biens. C'est ainsi qu'on désire et qu'on espère parfois des fonctions qui,

aussitôt qu'on les possède, deviennent le tourment et le malheur de la vie. Il en est de même de la répugnance, de l'aversion, de la crainte et de la lâcheté par rapport au mal. On peut éprouver un sentiment de terreur au sujet d'un événement heureux qui, vu à distance, fait l'effet d'un désastre; le bien même, la vérité, la justice, la liberté peuvent inspirer de l'horreur à des esprits égarés ou corrompus.

La tendance du cœur est aussi quelquefois *mixte*, c'est-à-dire positive et négative tout ensemble. Le désir et la répugnance, l'espérance et la crainte peuvent se combiner entre eux comme le plaisir et la peine. C'est ainsi que l'art et la science attirent l'âme par le charme de la beauté et de la vérité, mais la rebutent souvent à cause des difficultés du travail ou de notre paresse. L'espérance et la crainte se mêlent constamment dans la vie, parce qu'elles ont toutes deux un objet incertain : il n'y a pas d'espérance sans crainte, ni de crainte sans espérance, dit Spinoza. En effet, qui espère doute que l'événement réponde à ses désirs, et qui est dans la crainte doit aussi se représenter la non-existence du mal qu'il redoute. Mais le désespoir ne peut se concilier avec la sécurité, ni l'aversion avec l'aspiration. Le désespoir et l'horreur sont des sentiments purement négatifs, qui, comme tels, ne se peuvent unir aux autres états de l'âme, mais les combattent et amènent la mort s'ils triomphent.

Considérés dans leurs rapports avec l'éducation et la destination de l'esprit, les sentiments positifs ou négatifs se déterminent comme fortifiants ou débilitants. C'est là un point important pour la pédagogie : il est intéressant de connaître quels sont les ressorts les plus efficaces ou quelle est l'influence de chaque sentiment sur l'activité des enfants et des hommes, dans l'école, dans la famille et dans la société.

Les sentiments *fortifiants* ou *vivifiants* se trouvent dans un rapport positif avec l'accomplissement de notre fin. Ils excitent nos forces et favorisent notre développement : tels sont les sentiments de la liberté, de la dignité, de l'immortalité, les sentiments du bien, du beau, du juste, du vrai, les sentiments de l'idéal, de l'espérance, du courage, de l'amour. Tous les sentiments qui ont pour objet les qualités morales et les biens de la raison sont vivifiants, parce qu'ils nous donnent la conscience de notre valeur. Pour être armé contre le mal et vaincre les difficultés de la vie, il faut avoir confiance en soi-même. Rien ne peut mieux affaiblir l'homme que de lui représenter sans cesse sa faiblesse et son néant. Pour agir, il faut être; le néant ne peut rien. L'idéal et l'espérance ne sont pas moins propres à soutenir l'activité de l'esprit : pour s'améliorer, il faut aspirer à la perfection et nourrir l'espoir de la réaliser progressivement. Les illusions mêmes peuvent être utiles, lorsqu'elles enflamment l'esprit.

Mais le plus grand pouvoir, c'est l'amour. Machiavel demande s'il est plus avantageux à un prince de se faire craindre ou de se faire aimer; la même question peut se poser pour l'instituteur vis-à-vis de ses élèves. Pour apprécier la valeur pédagogique d'un sentiment, une femme, une institutrice est plus habile qu'un diplomate. « Pour se frayer une route sûre à travers des écueils sans nombre, dit M^{me} Pape-Carpentier, il existe une boussole qui ne m'a jamais égarée : c'est l'affection. Il n'est pas un enfant, quelque endurci qu'il soit, qui ne se laisse prendre à l'affection qu'on lui témoigne, quand une fois on a su lui faire trouver du charme à cette affection. Il n'est pas un être aimant qui ne désire faire ce qui plaît à l'être aimé, afin de lui devenir agréable. Il n'y a donc pas un être aimé qui ne puisse transformer celui qui l'aime,

détruire en lui les mauvais penchants, y susciter de louables désirs, établir des convictions dans son cœur et vivifier son intelligence. Voilà le secret des bons instituteurs, la véritable puissance morale qui, mieux que les lois, mieux que les sciences, mieux que les spéculations de tous les siècles, pourra civiliser le monde(1). »

Les sentiments *débilissants* ou *mortifiants* sont dans un rapport négatif avec la vie et la destination de l'esprit. Ils dépriment son activité et entravent son développement : tels sont les sentiments qui accompagnent la connaissance que l'homme acquiert de son indignité, de son insuffisance, de son ignorance, de son impuissance à faire le bien, les sentiments de la crainte et de la lâcheté. L'instituteur qui n'est plus soutenu par la considération dont il jouissait, les classes de la société qui ne se sentent plus portées par l'estime publique perdent la plus grande partie de leurs moyens. La tristesse produit le même résultat. « Le chagrin aigrit le cœur et lui enlève la confiance; il nous montre tout ce qui nous entoure hostile, menaçant. C'est de la souffrance morale qu'aux premiers jours du monde a dû naître la haine, cette maladie de l'âme la plus affreuse de toutes. » La crainte, à son tour, exclut la sécurité et l'affection. Conduire les enfants et les hommes par la crainte des châtimens ou des supplices, c'est les abrutir, les traiter comme des êtres privés de raison. « Je l'avoue, dit M^{me} Pape-Carpentier, je n'ai pu encore découvrir quel avantage moral on peut retirer de la crainte, pour désirer tant l'inspirer. »

Il y a des sentiments qui, sans être débilitants, exercent néanmoins une influence funeste sur la destinée, qui sou-

(1) *Conseils sur la direction des salles d'asile*. Paris, 1842.

tiennent l'activité, mais ne favorisent pas la vie morale. Telles sont les affections malveillantes, la haine, le mépris, la jalousie, la vengeance. Le stimulant de ces passions s'explique par la perversion du cœur. Les mobiles intéressés, sans force sur les âmes supérieures, ont un grand empire sur les esprits incultes ou sur les gens habiles et les poussent souvent avec violence à donner satisfaction aux intérêts de la nature sensible. Des sentiments égoïstes peuvent donc exciter, mais non moraliser. Parfois même, ils s'unissent à une émotion débilitante et la modifient. La vengeance, par exemple, jointe au désespoir communique à l'activité une impulsion fébrile qui simule le courage.

L'influence des affections sur la vie peut être aussi positive et négative, heureuse et malheureuse à la fois. De là des sentiments *mixtes*, dans lesquels l'homme a conscience tout ensemble de sa dignité et de son indignité, de sa force et de sa faiblesse. Tel est le sentiment de notre activité antérieure, qui embrasse des actions bonnes et mauvaises, dont les unes nous réjouissent et nous relèvent à nos propres yeux, tandis que les autres nous humilient et nous attristent. Tel est aussi, dans l'ordre esthétique, le sentiment du sublime, qui d'abord écrase l'imagination et nous frappe de stupeur, mais qui ensuite captive la raison et provoque l'admiration.

6. D'après la *quantité* ou l'étendue, les sentiments sont universels ou particuliers.

Les sentiments *universels* sont ceux qui affectent et remuent le cœur tout entier, d'une manière positive ou négative, soit qu'ils l'inondent de félicité ou le soulèvent de fureur. Dans les deux cas, le cœur est plein de son objet, le sentiment déborde, les larmes jaillissent, l'émotion est complète. Tel est le sentiment du beau moral dans l'atten-